



« ON PARLE BEAUCOUP TROP D'INTELLECTUALISME, IL FAUT MAINTENANT PARLER DE SENSATIONS »

Mardi, 4 Décembre, 2018 | Pierre Barbancey

Entretien. François Paris est directeur du CIRM, à Nice, l'un des six Centres Nationaux de Création Musicale en France depuis 2000. Il a pour mission de faire connaître les acteurs de la musique contemporaine. Comme chaque année se déroule le Festival des Musiques actuelles Nice Côte d'Azur (MANCA), qui se déroule dans divers lieux de la ville (1).

Le Festival MANCA, évoque les musiques actuelles, pas contemporaines. Est-ce un glissement sémantique?



François Paris: A l'époque de la création du festival par Jean-Etienne Marie, en 1979, musique actuelle voulait dire musique contemporaine. Il y a effectivement eu un glissement au fil des années. Les musiques actuelles, aujourd'hui, représentent plutôt la techno, le rock... Effectivement, il y a un problème de définition de la musique contemporaine. J'aime bien la façon dont les Italiens en parlent: ils disent « la musique classique d'aujourd'hui »! Bien sûr, c'est un paradoxe totale, mais ce genre de contradiction me plait bien. En fait, c'est tout simplement la musique qui s'écrit, qui participe, à priori, à être dans un esprit prospectif. Et il y a plein de manière d'être prospectif. Je n'ai pas d'esthétique particulière en tête.

On a néanmoins l'impression que cette écriture là n'est pas tellement lue (même si un peu plus qu'auparavant), donc pas tellement écoutée puisqu'en fin de compte il s'agit de musique. Majoritairement, si je puis dire, l'oreille n'est pas « habituée » à cette musique. Un peu comme la physique newtonienne et la physique quantique. Cette dernière est bien la physique d'aujourd'hui or tout le monde reste sur les concepts de Newton.

François Paris: Oui, mais tout le monde s'intéresse à la physique quantique. Ce qu'il faut bien comprendre est que dans les concerts d'orchestre Manca on a parfois plus de publics que dans un concert-saison avec, pour la nième fois la 5e de Beethoven. Pour une raison très simple. Pour arriver à innover aujourd'hui dans une interprétation de Beethoven avec ce que l'on a comme monuments de référence, il faut quand même avoir quelque chose de nouveau à apporter. Alors soit les gens y vont pour « faire du réchauffé », c'est à dire se rassurer, soit ils y vont pour découvrir. Ce qui, effectivement, est beaucoup plus risqué mais ce qui, en même temps, aiguise plus les curiosités. C'est ce que nous cherchons à faire. Vous avez des gens qui sont curieux par nature et d'autre qui vont vouloir chercher à en faire une culture.

Là où vous avez raison est que la culture de la musique contemporaine n'existe pas pour l'instant. Il faut la construire. C'est le but de Centres comme le nôtre et c'est pour cela que c'était une bonne chose de créer des Centres nationaux de création musicale même s'il y a un côté un peu institutionnel avec le label « ministère de la Culture »... Si on décline bien les missions qui sont à l'intérieur, on peut en faire quelque chose de conquérant sur le plan des habitudes des gens et pas seulement sur un plan intellectuel. Je trouve d'ailleurs qu'on parle beaucoup trop d'intellectualisme à propos de la musique contemporaine. Il faut maintenant parler de sensations. Il fut une époque où, avant le début du concert, vous aviez de longs discours avant pour expliquer ce qu'il fallait entendre. J'y suis totalement opposé. C'est pour cela que le Festival Manca, cette année, s'intitule « Prima la musica! ». On fait de la musique et les gens écoutent. Qu'il y ait 50 ordinateurs derrière où qu'on le fasse à la bougie, ce n'est pas le problème du public. Il vient pour écouter de la musique. Après, on peut avoir des discussions de spécialistes sur la manière dont c'est fait. Mais c'est un autre domaine.

En ouverture de Manca, le 2 décembre, avec l'Orchestre des pays de Savoie, on a visité des territoires complètement différents, avec des sensations complètement différentes. Moi, je sais comment c'est fait. Je sais ce qu'il y a derrière, je sais la fiche technique, la complexité des choses. Mais ce n'est pas le problème du public qui est là pour venir prendre de la sensation. A partir de quand ces sensations vont faire partie du répertoire de ce public? Je ne sais pas très bien quel est leur répertoire contrairement aux années 70 où c'était assez repérable, avec des choix de vie et des choix musicaux. Aujourd'hui, cela me paraît beaucoup plus flou. Par ailleurs, il y a des frontières entre musiques actuelles et musiques contemporaines qui sont parfois beaucoup plus floues. Par exemple, j'ai vu des mouvements techno en Allemagne où le travail sur le son est remarquable, qui va parfois plus loin que ce qui est fait chez nous. On a des exemples qui nous viennent des musiques actuelles qui sont intégrables chez nous et vice versa. Les fameux synthétiseurs AKS ou toutes ces machines qui ont été utilisées au départ par les studios de musique concrète comme on disait à l'époque puis musique électro-accoustique, c'est quand même ce qui a fait les beaux jours de Pink Floyd et d'autres.

En 18 ans, comme avez-vous fait évoluer le CIRM? Dans le fond, à qui vous adressez-vous?

François Paris: Le principe de base est qu'on s'adresse à tout le monde. La semaine dernière par exemple, on fait une conférence à l'université inter-âges et une autre à la Faculté des Lettres. On ne pouvait pas trouver public plus différent. On essaie de capter ce que peuvent être les attentes des uns et des autres. Première constatation: elles ne sont pas si contradictoires qu'on pouvait l'imaginer. Il y a une curiosité du public, qui évolue au fil du temps et qui permet de croiser les impressions. Mais il est toujours difficile de comprendre les réactions. Il m'est arrivé de programmer des concerts pensant faire salle comble et pas du tout. Et inversement. Il ne faut surtout pas penser que, pour compenser cela, il faudrait faire un peu de tout dans un festival. En matière de programmation, c'est pour cela qu'il faut des artistes à la tête des structures, la somme des subjectivités représente la véritable objectivité. La pire des choses serait de mettre du management culturel à la tête des structures avec quelqu'un qui serait politiquement correct, c'est à dire y glissant un peu de chaque esthétique.

Comment avez-vous conçu ce Festival Manca cette année? Comment a-t-il évolué?

François Paris: L'évolution est d'abord budgétaire parce que la semaine du Festival est limitée. Elle est bâtie comme d'habitude. Il y a un principe de base: lorsqu'il y a une contrainte budgétaire on ne touche pas à la qualité. On va changer la quantité. Pour une raison très simple: on doit faire partager au public une musique qui n'est pas forcément facile d'accès même si, comme je l'ai dit auparavant, c'est une affaire de sensations. La première condition pour que ça puisse circuler, c'est qu'elle soit jouée parfaitement. Deuxièmement, on a essayé de varier les contraintes. J'aime bien m'amuser avec les cahiers des charges. On me parle de mixité, je suis pour. On me parle de pluridisciplinarité, je suis pour. On me parle de rapport arts-sciences, je suis pour. Mais en même temps il s'agit d'injonctions des tutelles. On retrouve tout cela dans cette semaine des Manca.

Quand on monte un projet de recherche, il faut d'abord savoir ce qu'on cherche mais il faut aussi marquer des étapes, entamer des collaborations. Savoir si on fait de la recherche inclusive, c'est à dire utiliser des produits qui existent qu'on développe (ce que nous faisons parce que nous n'avons pas les moyens de créer un logiciel de toute pièce). On essaie d'aborder ça le plus tranquillement possible. Par exemple, dans « le Cas Jekyll » (programmé vendredi 7 décembre, ndlr), on utilise un dispositif temps réel qui fait que toute la partie technologique est recalculée en temps réel suivant le tempo des musiciens. Dis de manière simple: si vous faites un karaoké, vous êtes censés suivre les paroles en même temps que la vidéo. Parfois ça avance trop vite et vous êtes largués! Avec notre procédé, si vous ralentissez, l'ordinateur recalcule en temps réel tous les paramètres musicaux et il ralentit avec vous. Ça a l'air de rien, mais c'est un fondamental de la musique. Mettre la technologie au service de l'humain et pas le contraire. C'est pour cela qu'on lieu de parler d'intelligence artificielle, nous préférons parler d'intelligence augmentée. Ce qui n'est pas du tout la même chose. Nous, nous cherchons à augmenter le geste de l'humain, à lui permettre de faire des choses qui, à priori sont impossibles. Par exemple, dans « Jekyll », vous avez de tout petits intervalles. Physiquement vous ne pouvez pas le faire à cause de l'épaisseur des doigts. La technologie le peut. On reproduit le geste du violoniste et on l'élargit. Voilà comment nous travaillons quelles que soient les injonctions, mais en essayant d'en faire des défis et non pas des statistiques pour montrer qu'on est des bons élèves.

Une des caractéristiques des Manca est que vous changez de lieux pour les concerts. Vous les explorez, les investissez. Est-ce une nécessité? Qu'est-ce que cela amène?

François Paris: C'est une question très importante. C'est un point de désaccord que j'ai avec certains de mes petits camarades des Centres nationaux de création musicale. Il y a deux manières de voir un Centre national. Au Cirm, notre devise est: « Très bien équipé, très mal logé ». Vous l'avez constaté vous-même. Comment imaginer un lieu idéal? Certain disent qu'il faut construire une salle du centre... Je ne suis pas pour. On souffre déjà d'un phénomène de ghettoïsation intellectuelle, d'à-priori de cette musique. Je suis pour la contamination. Quand vous travaillez avec un orchestre et que vous arrivez avec de la musique contemporaine. Il ne faut pas imaginer que tous les musiciens sautent de joie, super contents de la jouer. Quand on va bosser avec certains orchestres, on a des musiciens qui se mettent en maladie. Toujours les mêmes. Donc on sait qu'on n'est pas forcément super populaire. Mais, quand vous arrivez, petit à petit, à en convaincre à l'intérieur d'un orchestre ou d'un groupe de gens pas habitués à ça, que vous faites le même travail à l'intérieur du public, vous ne pouvez le faire qu'en collaborant. Moi, dans l'idéal, si mon cahier des charges me le permettait, je ne ferais pas de concerts uniquement de musique contemporaine. Je mettrais des pièces de musique contemporaine à l'intérieur du répertoire et je jouerais Mozart, Stockhausen, Schubert et Brahms par exemple. L'idée étant de retrouver cette continuité de sensations. Pour cette raison, quand on collabore avec différents lieux (conservatoire, Palais Lascaris, l'Entre-Pont, Villa Arson, Musée Chagall...), on obtient du croisement de publics. C'est comme ça qu'on peut contaminer, de donner de l'intérêt pour toutes ces choses-là.

(1) Festival MANCA jusqu'au 9 décembre. Programme à retrouver sur www.cirm-manga.org. Certains concerts sont en accès libres. Pour les autres, le prix des places est de 5€ et 12€.

Entretien réalisé par Pierre Barbancey